

3^{ème} PARTIE: USAGES ET REPRESENTATIONS

Le "*système individuel de mobilité*" désigne "*l'ensemble structuré et coordonné des déplacements d'un individu*"¹⁹. Ces systèmes s'inscrivent dans des ensembles plus larges. Les mobilités structurantes du mode de vie définissent un système de mobilité quotidienne dans lequel des arbitrages ont lieu entre sphères de la famille, du travail, du temps à soi, etc. A cette mobilité structurante du quotidien se surajoutent des mobilités plus occasionnelles concernant les loisirs ou la gestion du temps disponible entre deux activités, des mobilités rares (tourisme, vacances) et même des mobilités de rupture (le déménagement en est un exemple).

Ce concept développé pour analyser la rationalisation du temps et des déplacements en liaison avec les contraintes sociales laisse souvent de côté le rapport à l'espace ou aux territoires, la place qu'occupent les ancrages locaux de telle ou telle activité, les modalités d'appropriation des espaces que les uns fréquentent et que les autres habitent, et leurs conséquences en termes de relations sociales, de partage de l'espace.

La référence à des systèmes de mobilité nous servira ici à préciser **la place** qu'occupe le jardin dans les temps sociaux des utilisateurs, à appréhender les modalités d'engagements territoriaux de ceux qui à un titre ou à un autre, individuellement ou collectivement, sont présents dans le jardin. *In fine*, il s'agit d'appréhender l'agencement des coprésences, les arrangements ou les tensions auxquelles elles donnent lieu, afin de saisir la "praticabilité" du jardin et les représentations qu'en ont ceux qui le fréquentent. Celle-ci n'appartient pas aux lieux, mais dépend de la manière dont ils sont peuplés et occupés et des représentations qu'on en a.

1 - Usages et "*système de mobilité*" des individus

Les groupes fidélisés sur le jardin

Les groupes d'habités fréquentant le jardin quotidiennement définissent une première trame, la plus visible. Cette dernière contribue à élaborer une première image du lieu par des présences et des arrivées quasiment ritualisées. Les propriétaires de chiens, les

¹⁹ - F. Ascher, "Les mobilités et les temporalités, condensateurs des mutations urbaines", *in*: M. Bonnet, D. Desjeux (Dir.), *Les territoires de la mobilité*, Paris: PUF, 2000, p.2002.

dealers et les boulistes constituent des groupes d'interconnaissance qui par la répétition journalière de leurs fréquentation du jardin, se réservent des espaces.

La présence des boulistes est la plus institutionnalisée puisqu'elle passe par une association. Elle est aussi la plus territorialisée puisqu'elle se limite à un périmètre bien défini à l'ouest, dans la partie la plus calme du jardin. Ils sont ainsi à l'opposé des flux à proximité desquels les dealers établissent leurs zones d'influence. L'évitement mutuel entre ces deux groupes est manifeste. Les dealers notamment n'interviennent jamais sur le "pavé" des boulistes, même en leur absence.

Une partie des propriétaires de chiens, dont la présence est récurrente tout au long de la journée et même en début de soirée (après le journal télévisé, voire après "le film"), s'approprient collectivement la pelouse ouverte le matin et en fin de journée aux heures de moindre affluence. Ces plages d'utilisation sont autant une forme d'évitement qu'une adaptation aux rythmes sociaux organisant les temporalités domestiques et professionnelles. S'ils partagent néanmoins en fin de journée leur territoire avec les dealers ou s'installent à proximité immédiate d'eux, les deux groupes évitent d'entrer en conflit en s'ignorant mutuellement, respectant en cela les normes de l'indifférence civile de l'espace public. Le territoire des boulistes est soigneusement contourné par les propriétaires de chiens, les boulistes veillant à la propreté de leur terrain de jeu. Leur présence quotidienne et la reconnaissance sociale de leur place contribuent ainsi à assurer une police des lieux. L'organisation régulière de concours permet de réaffirmer la légitimité de leur place.

Les dealers dont l'amplitude de présence est la plus longue, ont pour préoccupation essentielle de maintenir leur influence ou de se positionner par rapport aux autres clans ethniques. Ce partage ethnique de territoires relève d'un accord tacite établissant un code de conduite reposant en partie sur des rapports de force régulant la concurrence. Les premiers occupants qui sont aussi les plus nombreux sont les maîtres de ce jeu. S'appuyant sur un réseau établi depuis dix ou quinze ans, les antillais occupent le meilleur emplacement pour leur commerce, le long de l'allée Saint John Perse. Celle-ci définit la colonne vertébrale de l'occupation du site pour la vente du cannabis.

Si les boulistes et les propriétaires de chiens expriment par leurs activités une forme de sociabilité fondée sur l'entre-soi, l'activité commerçante des dealers combine la sollicitation du chaland tout en évitant un comportement trop agressif, mauvais pour le "business". Il est difficile de préciser ici si le comportement parfois bruyant est le fait de certains dealers, de leurs clients ou de groupes de passage qui s'attardent sur le jardin. Ces

différents groupes ethniques sont composés de jeunes majeurs et d'adultes d'une trentaine d'années pour les plus vieux. Les mineurs sont quasiment absents de ces populations. Contrairement à une autre population d'indésirables, les toxicomanes absents du jardin et qu'on trouve plutôt entre la rue Saint Denis et le boulevard Sébastopol, les différents groupes de dealers ne présentent pas un aspect physique dégradé.

Les zones occupées par les différents clans ne sont pas anodines. Situées au plus près des flux, aux carrefours de circulation et plutôt en bordure du jardin, elles cumulent plusieurs avantages. Comme pour tout commerce, la possibilité de solliciter le chaland est un premier critère du choix des emplacements. L'activité illicite a d'autre part besoin de se ménager une visibilité de contrôle et des espaces de fuite. Enfin, les emplacements situés sur le pourtour et la partie est du jardin dénotent une prise en compte de la tranquillité du jardin et une forme de coexistence avec les autres usagers basée sur l'évitement. L'action policière menée depuis deux ans n'est sans doute pas étrangère à ce plus grand respect de la tranquillité publique. Les attitudes verbales agressives, la consommation ostentatoire de boissons alcoolisées ne font plus partie, d'après les observations menées, des caractéristiques de comportement de ces populations. Si la pelouse est parfois utilisée pour jouer au ballon ou se détendre, de même que une ou deux tables d'échiquiers pour jouer aux dames, l'activité du deal se passe essentiellement sur les zones passantes. La place René Cassin, toute proche, est ainsi exempte de toute sollicitation.

Ces différents clans constituent ensemble un noyau dur de vingt à vingt cinq personnes qui fréquentent régulièrement le site, ce qui ne veut pas dire que cette vingtaine²⁰ soit présente tous les jours toute la journée. Ainsi, les observations menées en juin montrent que la présence d'un petit groupe entre le cadran solaire et la porte du Jour n'est pas quotidienne. A ce noyau dur viennent s'ajouter ponctuellement d'autres individus de passage. Les échanges qui ont lieu ne sont pas nécessairement liés au trafic de drogue. En effet, les communautés africaines et afro-antillaises expriment un style culturel dans leurs rencontres en public, une sociabilité et des formes de proximité entre "frères" ou "cousins" qui transforment nombre de lieux publics en lieux de rendez-vous et de retrouvailles. Le plateau piétonnier offre, entre Beaubourg et le Jardin, en surface comme en souterrain, une diversité d'espaces fréquemment investis par ces différentes communautés. Cette culture des lieux publics comme espace de la rencontre et lieu de

²⁰ - De source policière, une vingtaine d'individus sont identifiés comme fréquentant régulièrement le site.

l'exposition est profondément ancrée dans les modes de vie et le style culturel des groupes ethniques évoqués.

Si le cannabis et certaines formes musicales sont associées à ces cultures, au moins parmi la population jeune, l'amalgame fait entre une population stagnante et des attroupements exprimant une proximité²¹ interactionnelle liée à l'identité des origines, conduit à une stigmatisation qui indique au mieux une peur de l'altérité, au pire un racisme que quelques habitués du jardin ont évoqué sans ambiguïté lorsque nous les avons sollicités pour un entretien informel. Cette connivence liée aux origines s'exprime également dans le bon contact qu'entretiennent les personnels du jardin avec la population afro-antillaise. La présence de personnels originaires des DOM, notamment parmi les personnels de surveillance médiatise la relation en autorisant des échanges en créole, le plus souvent sur le ton de la blague ou de la taquinerie, voire d'une pseudo drague à l'égard du personnel féminin. Ces brefs échanges sociables n'empêchent pas les agents de rester dans leur rôle en gardant leur distance une fois ce cérémonial terminé. Le trafic de stupéfiants étant du ressort de la police, on peut penser que ces relations établies sur la durée permettent de réguler les comportements qui porteraient atteinte à la tranquillité publique. En effet, les rappels à l'ordre ne sont plus alors basés sur une démonstration d'autorité, mais sur un appel au calme jouant de la dimension affective de la relation, si superficielle soit-elle.

Ces trois groupes entretiennent avec les personnels du jardin des rapports bien distincts. Les rapports les plus tendus concernent les propriétaires de chiens qui laissent évoluer leurs animaux sans laisse. Sans surprise, les relations avec les boulistes sont cordiales. En tant qu'habitués du jardin, les dealers ont noués avec le temps des relations de simple reconnaissance avec les personnels du jardin. Pour les jardiniers et les cantonniers cette reconnaissance mutuelle peut être utile dans des situations où un nouveau venu parmi les dealers devient agressif parce qu'un agent travaille à proximité d'une cachette. Les plus anciens dealers adressent ainsi des rappels à l'ordre aux nouveaux venus pour leur indiquer de laisser cantonniers et jardiniers faire leur travail. Ces liens établis sur la durée permettent une cohabitation non conflictuelle.

²¹ - Cette proximité présente des analogies, dans un contexte différent, avec les relations entre noirs américains, mais aussi avec l'immigration d'Afrique du Nord et des sociétés méditerranéennes. Cf, C Pétonnet, "La pâleur noire. Couleur et culture aux Etats Unis", *L'Homme*, n°97-98, 1986, pp. 183-204.

La présence des sans domicile complète l'identification des groupes les plus visibles, le jardin étant un de leurs territoires parmi d'autres. On distingue deux ou trois groupes qui correspondent à une typologie de l'adaptation des sans domicile à l'espace public. Les études menées sur cette population identifient des types définissant trois moments dans la "carrière" des sans domicile analysés comme processus de disqualification sociale²².

Le premier groupe correspond à une population que l'on peut considérer comme intermédiaire dans ce processus. Visuellement distincts des usagers ordinaires, ils restent préoccupés par les efforts d'attention à la présentation de soi: vêtement propre, comportement respectant les codes de conduite en public. Certains ont des relations de salutation avec le personnel du jardin et les personnes âgées habituées du jardin. Ils fréquentent le jardin régulièrement selon des rythmes de vie précis, comme le ferait un riverain solitaire. Le second correspond à une population sédentarisée sur le quartier des Halles. Marqués par leur déchéance physique, ils correspondent à la figure traditionnelle du clochard. A ces deux groupes identifiés sur le jardin, il faut ajouter une population de passage, plus difficile à identifier dans le cadre de l'enquête, mais que l'on pourrait assimiler à ceux que l'on qualifie souvent de "routards".

S'ils ne constituent pas à proprement parler un groupe d'interconnaissance, quelques uns se retrouvent parfois par petits groupes de trois à quatre à proximité de la porte du Louvre en fin de journée. Sans être extrêmement visible, leur présence est récurrente tout au long de la journée. Présents dès 5-6 heures le matin, certains ont passé la nuit dans le jardin. La porosité entre le sous-sol et la surface permet à d'autres de s'installer de nuit dans le forum. Le plus souvent solitaires en cours de journée dont ils occupent une bonne partie à dormir, ils fréquentent tous les espaces du jardin (sauf les espaces pour enfants). Cette présence discrète dans l'ensemble est parfois rendue plus visible par l'installation de l'un d'entre eux avec ses affaires déballées dans le jardin. La terrasse Lautréamont est habitée en permanence, ce dont se plaint régulièrement la responsable de la bibliothèque. Évitant dans l'ensemble toute forme d'agressivité ou de mendicité dans le jardin, la principale difficulté de cette présence réside dans l'utilisation du moindre recoin comme WC. Aux multiples points identifiés par les travaux de la Commission de Réflexion sur la fermeture

²² - Fragilisation, habitude, sédentarisation correspondent à ces trois moments successifs. J Damon, "La gare des sans-abri. Un miroir de la question sociale", *Annales de la Recherche Urbaine*, n°71, pp120-126, 1996.

nocturne du jardin, il faut ajouter l'utilisation des galeries techniques qui ceinturent les verrières du forum, au niveau du restaurant "Côté Terrasse".

Cet usage récurrent du jardin tient à la forte présence de populations marginalisées dans le quartier. Ce profil de déshérités est présent sans discontinuité depuis le Moyen Âge. La question sociale qu'ils posent tient au manque d'espaces sociaux de régulation dans le quartier, au profit du tout commercial. Malgré la présence de structures d'accueil (Emmaüs, œuvres de la paroisse Saint Eustache notamment), l'absence de locaux d'accueil, de sanitaires, de lieux ressources se traduit par leur forte visibilité dans les lieux publics, vécue comme gênante et dégradante par les commerçants. Malgré l'insuffisance des moyens dont disposent ces structures de solidarité, les plus démunis y trouvent des points d'appui qui contribuent à les sédentariser. La Soupe Saint Eustache ouverte de décembre à mars sur le parvis de l'église en est l'exemple le plus visible. L'association se veut une association de quartier et privilégie les contacts avec les habitants et les commerçants dont la solidarité est forte: une entreprise du quartier apporte son aide financière, la soupe est préparée à l'initiative des cuisines d'un restaurant d'entreprise et l'activité se fait aussi en relation avec la mairie, les pompiers²³. Cette sédentarisation correspond à la fin du processus de disqualification sociale et marque l'adaptation à la rue des sans-abri.

Les différents acteurs institutionnels, économiques, associatifs présents sur le quartier œuvrent avec leurs moyens et leurs volontés. On peut regretter l'absence d'un véritable partenariat entre ces différentes instances, une fois admis que ces populations ne disparaîtront pas. Expulsés de l'espace transport et de l'espace commercial qui se les renvoient parfois sur leurs territoires respectifs, ceux que les exploitants de ces lieux publics qualifient d' "indésirables" se retrouvent dans le domaine public, à la rue et dans les jardins. Cette gestion en "ping-pong"²⁴ de la question SDF entre gestionnaires des différents lieux publics, collectivités locales et services de l'Etat, souligne les limites d'initiatives qui se situent toujours entre des problématiques d'ordre public et d'assistance. La gare souterraine et le centre commercial sont des lieux ressources pour ces populations (chaleur, toilettes, mendicité). Les toilettes du Mac Donald sont ainsi régulièrement fréquentées le matin par la catégorie très hétérogène des sans-abri, ce qui fait dire au personnel que c'est un service public. Ce détournement des espaces destinés à la clientèle

Sans domicile

²³ - La paroisse possède un site internet: <http://www.st-eustache.org>

²⁴ - Damon, op.cit,p. 124.



Terrasse Lautréamont



Pavillon du mail

ne se limite pas aux "indésirables": le va et vient vers les toilettes des deux fast food du forum est continu en cours de journée. Ceci met en évidence l'importance de la gratuité des WC publics dans des espaces très fréquentés.

Fréquentations individualisées et rythmes sociaux.

Autour de cette trame structurante des usages du jardin reposant sur des formes d'appropriation collective, viennent s'inscrire des formes de fréquentation plus individualisées, mais surtout correspondant à des temporalités moins longues, ou plus séquentielles. Elles restent cependant visibles spatio-temporellement, définissant une seconde trame.

Parmi les visiteurs quotidiens, les **résidents temporaires** (ceux qui travaillent dans le quartier) et les riverains définissent deux catégories dont les usages du jardin se différencient nettement. Les premiers investissent le jardin sur une plage horaire bien ciblée entre 12h. et 14h. et limitée à la belle saison. Leur arrivée massive est strictement liée à la pause déjeuner et marque la période de plus forte fréquentation du jardin lorsqu'on y ajoute la reprise des flux sur les allées principales. Remarquable sur la période d'observation mai-juin, cet usage du jardin diminue à l'automne. Le froid ne retient plus que quelques personnes isolées, le plus souvent seules. Le forum et ses ressources, les nombreux lieux de restauration du quartier happent les résidents temporaires.

Parmi les riverains, les personnes âgées ont un usage intermittent du jardin qui s'étale sur une bonne partie de la journée. Bien qu'ils ne disparaissent pas véritablement du paysage aux heures de pointe, leur présence se manifeste particulièrement en dehors de celles-ci. Très matinaux pour certains, surtout lorsqu'ils promènent un chien, on les retrouve aux heures les plus calmes de la matinée, période au cours de laquelle ils sont (avec les dealers) les principaux acteurs du jardin. Cette fréquentation matinale est essentiellement mobile, parfois ponctuée d'échanges avec le personnel du jardin ou avec d'autres habitués. Certains ont un itinéraire immuable, d'autres ont leur "petit coin", lieu des salutations et des échanges sociables. Éclipsés par le rush de midi, ils réapparaissent dans l'après midi, où ils prennent la succession des résidents temporaires sur les bancs. C'est le cas notamment pour la pelouse fermée où le changement de population est très net. Leur présence en fin d'après midi varie selon les saisons. Malgré les variations climatiques, cette temporalité séquentielle persiste, même si la fréquentation s'en trouve atténuée. Pour d'autres raisons, cette temporalité séquentielle concerne aussi certains propriétaires de

chiens qui, sans participer au groupe d'interconnaissance matinal, viennent au jardin trois fois par jour.

La présence d'enfants dans les espaces qui leur sont réservés est manifeste tout au long de la semaine. Les nourrices, baby sitters et personnels de la crèche voisine viennent quotidiennement promener les plus jeunes enfants. Ces espaces connaissent des pointes importantes le mercredi et le samedi en après-midi où l'on vient plus souvent en famille. Aux habitués du Jardin des Enfants s'ajoutent ponctuellement des groupes scolaires, notamment pendant les périodes de vacances. Fermé en cas de pluie, ce jardin qui n'est pas une garderie offre un temps de jeu limité à une heure. Pour les familles habituées du quartier et de ses environs, il permet un usage particulier qui articule la garde des enfants avec la possibilité de faire des courses dans les commerces du forum et des rues piétonnes. On trouve là une manière opportuniste de concilier un temps domestique avec un temps familial. Enfin, le samedi matin offre la possibilité aux adultes d'accompagner les enfants quel que soit leur âge.

Des groupes d'enfants apparaissent également autour d'une activité potager qui prend deux formes. Des classes viennent s'initier au jardinage en faisant des plantations dans le petit potager situé de part et d'autre de l'oculus. Cette solution a le désavantage d'occuper le potager pour six mois, sans qu'il n'y ait de suite à ce premier geste. Plus pédagogique, un atelier a été mis en place récemment en coopération avec le centre d'animation Les Halles-Le Marais. Destiné aux enfants entre 7 et 12 ans, animé le mercredi après-midi par le jardinier-en-chef du jardin des Halles, l'atelier permet un véritable apprentissage. L'utilisation des locaux de la DPJEV par mauvais temps facilite la poursuite de l'activité tout au long de l'année.

Hors des espaces qui leur sont réservés, les enfants manifestent une attirance particulière pour la "Tête en Pierre", qu'ils soient simplement de passage le long de la rue Rambuteau ou qu'ils soient installés avec leurs accompagnateurs dans le jardin. La sculpture devient aisément un objet de jeu qu'ils n'hésitent pas à escalader.

Signalons enfin un détournement d'usage particulièrement apprécié des enfants aux beaux jours. Les sacs équipant les "toutounet" deviennent lorsqu'ils sont remplis d'eau des bombes à eau qu'on fait exploser en les jetant. Le haut de l'allée Supervielle offre trois éléments qui en font un terrain de jeu: un distributeur de sacs, des bassins remplis d'eau et un bassin vide. Le jeu consiste à essayer de remplir ce dernier. Le week-end, avec sa fréquentation familiale, accueille plus souvent ce type de scène.

Ces temporalités plus séquentielles, qu'elles soient quotidiennes, hebdomadaires ou bi-hebdomadaires restent malgré tout inscrites dans des temporalités synchronisées qui scandent les temps du jardin. Elles génèrent des formes de proximité entre riverains et résidents temporaires, un "frottement" minimal dont la répétitivité organise la normativité locale du jardin. Ce rapport immédiat médiatisé par la répétition permet à chacun une perception des autres temps sociaux, même s'ils ne font le plus souvent que se croiser ou se succéder.

"Amateurs" du jardin, chalands et touristes.

En rupture avec une fréquentation du jardin liée aux mobilités structurantes du quotidien, s'inscrivent des formes de présence dont certaines sont régulières et d'autres plus ponctuelles. Elles définissent une troisième trame d'usages. Elles ont en commun de saisir les opportunités du quartier pour combiner plusieurs activités entre elles. Les ressources du quartier en termes de transports, de commerces, de lieux historiques et culturels exercent une attractivité dans laquelle prend place la fréquentation du jardin. Si les riverains ne sont pas exclus d'une telle pratique, elle est remarquable pour ce qui concerne les non-résidents. On distingue ceux pour qui le jardin est un motif de visite en soi de ceux pour qui il n'est qu'un espace parmi d'autres dans le quartier. Cette troisième trame des usages du jardin l'apparente à un espace de rupture avec le quotidien ou entre deux activités.

Ceux qu'on peut désigner comme les "**amateurs**" du jardin parce qu'ils y viennent régulièrement, associent le jardin à une pause vécue comme un temps de loisir rompant avec les mobilités structurantes du quotidien. Ils viennent parfois de loin (Beauvais, Sarcelles, Pontoise) pour passer leur temps libre dans le quartier. Il s'agit d'une population le plus souvent jeune qui déclare venir au moins une fois par semaine et plus généralement profiter de "moments de liberté" pour échapper au cadre habituel de leurs activités. On trouve également des personnes au chômage qui cherchent dans le jardin un espace public dans lequel ils n'ont pas à justifier leur présence. L'espace public et son anonymat permettent ainsi d'échapper aux regards des habitants du quartier. Indépendamment de cette situation particulière, c'est d'ailleurs une raison invoquée par les habitants de la périphérie: la fréquentation du centre parisien est une façon de sortir du quotidien, de ne pas voir tous les jours les mêmes têtes.

Les jours de repos, les vacances, parfois le week-end sont mis à profit pour donner une place importante au jardin dans l'organisation des activités dans le quartier: le jardin, apprécié pour sa tranquillité et la qualité de son aménagement, sert de "camp de base" à

partir duquel va s'agencer l'enchaînement des activités. Si celles-ci sont parfois prévues, elles peuvent être générées en fonction des envies du moment. La retransmission de la coupe du monde football au mois de juin, sur la place de l'Hôtel de Ville était un élément structurant de l'emploi du temps: le rendez-vous du début d'après-midi succède à la fréquentation du jardin en matinée avant un retour vers le jardin. Le temps du jardin est parfois partagé de façon plus souple avec celui consacré au lèche-vitrine dans le forum, ou au cinéma. Enfin, certaines personnes ne savaient pas ce qu'elles allaient faire en quittant le jardin. Ceci souligne bien que le temps du jardin s'inscrit dans un temps plus large qui est non contraint et qui correspond à une vacance. Dans ce cadre temporel, l'origine du déplacement est le plus souvent le domicile.

Plus près des mobilités quotidiennes, on trouve des "amateurs" qui inscrivent le jardin dans la fluctuation de leurs routines de déplacements. Il s'agit le plus souvent de se ménager un temps à soi avant d'aller travailler. La séquence domicile/"faire les magasins"/jardin/travail correspond à des situations marquées par le décalage ou la flexibilité des horaires de travail. Moins synchronisées par des dispositifs collectifs, les vies quotidiennes échappent au trajet domicile travail en se confectionnant un emploi du temps qui passe par le jardin en fin de matinée ou en début d'après-midi. Cet usage du jardin marque une préoccupation pour une hygiène de vie en organisant une transition entre monde professionnel et monde domestique. Les horaires décalés ou la possibilité d'organiser son temps de façon autonome ne font pas de cette pratique un geste quotidien. Sans être très précis, ces visiteurs du jardin indiquent venir "assez souvent" ou "aussi souvent que possible".

Une dernière catégorie rassemble ceux qui quel que soit leur taux de fréquentation du quartier n'investissent pas le jardin sur la durée. Il reste pour eux un lieu de halte ou de passage commode en fonction de ce qu'ils ont affaire dans le quartier. Les touristes sont les plus remarquables. Entre Beaubourg et le Palais Royal, proche du Louvre, ils ne peuvent éviter le jardin dans leurs pérégrinations. Lieu de halte et de repos, il est pour eux une oasis au même titre que peut l'être la place Joachim du Bellay pour se restaurer à toute heure. La visite du jardin est rapide autour de la serre tropicale et de la place René Cassin. Proportionnellement, la terrasse Lautréamont semble par moment plus fréquentée, même si on ne s'y attarde guère.

Pour tous les autres, de passage dans le quartier, le jardin est avant tout un lieu commode où l'on peut attendre avant un rendez-vous, se reposer après une marche

fatigante. Plus calme et plus confortable que la place Joachim du Bellay non équipée de bancs, le jardin n'est pas une destination en soi. Il est une opportunité que l'on saisit pour occuper un temps d'attente. C'est parfois un lieu de rendez-vous, notamment à proximité de la "Tête en Pierre" qui est le point de repère le plus sûr du jardin. Individus de passage et touristes s'apparentent à la catégorie des "**occasionnels**".

L'absence des adolescents dans le jardin.

Parmi les populations jeunes(15-25 ans) et quelles que soient les périodes d'observation, la présence des adolescents dans le jardin n'est pas très prégnante. En tout état de cause elle est discrète, diluée parmi les autres occupants. Liée aux rythmes scolaires, ils privilégient les lieux les plus animés, ceux où il y a du monde. La pelouse ouverte et la place René Cassin ont ainsi leur préférence bien qu'à aucun moment de la journée ou de la semaine ils n'y apparaissent comme une catégorie dominante. Leur utilisation des tables de ping-pong est rare, même si elle ne leur est pas exclusivement destinée. Pendant la période d'observation, des skaters utilisant la rampe du cadran solaire n'ont été aperçus qu'une seule fois. Au sein du quartier des Halles, le jardin n'est pour eux qu'un lieu parmi d'autres, qu'ils n'investissent pas véritablement.

La forte présence des jeunes dans le quartier des Halles est manifeste. La moyenne d'âge des visiteurs du centre commercial est un bon indicateur de leur influence comme acteurs du quartier: 29 ans contre 34 dans les autres centres de la région²⁵. Parmi eux, les adolescents se contentent souvent de "toucher avec les yeux". Malgré tout, les univers urbains et commerciaux sont pour eux des "repaires / repères"²⁶ dans lesquels ils passent leur temps libre, où ils peuvent voir et se donner à voir. Cette préférence pour les espaces de coprésence les inscrit dans les ritualités de la vie urbaine.

Qu'ils viennent "traîner", seuls ou en groupes, se retrouver entre pairs ou consommer, l'anonymat des espaces publics leur permet d'échapper aux espaces de socialisation que sont la famille, l'école et pour certains la cité de banlieue. Dans ce dernier cas, l'attraction symbolique qu'exerce la centralité parisienne joue un rôle important dans le caractère électif des lieux fréquentés.

²⁵ - Chiffre communiqué par le directeur du Forum des Halles.

²⁶ - Sur la fréquentation des centres commerciaux par les jeunes, cf.: M. Kokoreff, *Aller à La Défense. Polarisation et pratiques urbaines des jeunes*, RATP-Département du Développement. Prospective, n°101, juin 1995.

Parallèlement, la densité et l'hétérogénéité des espaces publics confrontent à l'altérité et favorisent l'apprentissage d'une culture publique. Dans cet ordre d'idées, la place Joachim du Bellay occupe une fonction sociale importante. Lieu de centralité entre Beaubourg le Forum, Châtelet et le pôle commercial de la rue de Rivoli, elle offre une alternative à l'urbanité contrôlée du forum en confrontant chacun à l'hétérogénéité et à l'imaginaire du quartier. A l'inverse du centre commercial qui rejette les "indésirables", la rue (la place) accueille tout le monde et toutes les activités, échappant ainsi à la segmentation des publics et des usages qu'organise le centre commercial et d'une manière générale les lieux publics qui tendent à se constituer en "enclos" de sécurité relative²⁷. Les jeunes, et notamment les adolescents y trouvent une place au milieu des autres usagers de l'espace public.

La place Joachim du Bellay

En rupture avec l'espace vert du jardin, la place Joachim du Bellay est en contact direct avec le flux majeur de l'espace piétonnier, entre la porte Lescot et Beaubourg. Bordée par deux autres flux moyens rue St Denis et le long du passage qui relie la rue Pierre Lescot à la rue Ste Opportune, la place ne désemplit pas, lorsque le temps le permet, de 12h. à environ 20h.30, toute la semaine. Les motifs de stationnement se mêlent tout au long de la journée. On s'y nourrit à toute heure après avoir acheté à manger dans l'un des fast food de la rue Berger ou de la rue St Denis; on s'y donne rendez-vous; on s'y repose un moment; on prend des photos de la fontaine; on y pratique la manche, des sondages; on essaye de vendre un magazine; on y fait signer des pétitions pour des causes politiques, surtout le samedi; on peut s'y faire tatouer; et enfin des adolescents y pratiquent le skateboard²⁸.

²⁷ - les gares, galeries commerciales et plus largement l'urbanisme souterrain tendent à faire que "les espaces publics urbains se tournent de plus en plus vers l'intérieur au détriment des principes d'accessibilité, de visibilité et de libre circulation qui les fondent". I. Joseph (Dir.), *Villes en gares*, La Tour d'Aigues: Editions de l'Aube, 1999, p.14.

²⁸ - Le plan 5 synthétise les observations qui suivent.

La place Joachim du Bellay



Cette multiplicité d'activités dans un espace aussi réduit trouve son mode de coexistence dans une organisation spatiale simple. Dans cette foule permanente très hétérogène, salariés du quartier, touristes, lycéens, usagers du quartier se côtoient sans incident. La place, hormis sur la rue St Denis est bordée de restaurants équipés de terrasses dont les clients sont des spectateurs privilégiés de ce qui s'y passe. Les rebords de la fontaine sont occupés sur trois côtés par une foule hétérogène installée pour déjeuner.

Le quatrième côté, parallèle à la rue des Innocents est le plus souvent accaparé par des skaters. Au groupe des skateboarders proprement dit viennent s'adjoindre au fil de la journée des pairs, garçons et filles, qui viennent passer un moment en occupant le côté sud de la place. La présence d'un commerce (Spot One) spécialisé dans la vente d'articles de glisse urbaine contribue à fixer les adolescents en ce lieu. Par moments, de petits groupes se détachent du groupe principal pour s'asseoir au bord du trottoir de la rue des Innocents, peu fréquentée. Les pratiquants dépassent rarement une dizaine de personnes. Ils tournent autour de la fontaine, en adaptant leurs évolutions à la densité de la foule assise sur les rebords. Variable selon les jours, le groupe de pairs réunis autour des skaters peut constituer un groupe d'une trentaine d'individus. Selon les observations menées, cette pratique s'étale de 13h. à 19h. Le mercredi et le samedi²⁹, les vacances, sont des périodes privilégiées. Dans des proportions moindres, on retrouve, en semaine, quelques amateurs après 16-17h.

Les "roumaines", installées sur le côté de la rue Berger font régulièrement le tour de la fontaine par l'intérieur pour faire la manche. Elles font ensuite la même chose le long des emmarchements de la rue Berger et du haut de la place, également occupés par des gens assis puis continuent en tentant leur chance aux terrasses des restaurants. Périodiquement elles circulent entre le Forum et Beaubourg. Au nombre de cinq à six femmes, parfois accompagnées d'enfants, elles se relaient dans cette activité. Les sondeurs, militants de Green Peace et autres associations officient au niveau du passage qui relie la place à la rue de la ferronnerie. Un groupe de deux ou trois tatoueurs expose un catalogue de leurs motifs, régulièrement consulté par une clientèle jeune. De temps à autre, on les voit travailler sur un client.

Enfin, de part et d'autre de la rue Berger parcourue de flux, un va-et-vient s'instaure entre les fast foods et l'emmarchement qui leur fait face, articulant des formes d'entre-soi

²⁹ - Sur l'ensemble du secteur des Halles, les moins de 18 ans représentent 5.9% le samedi contre 2.7% en semaine. Mouvement Consultants, op.cit.

en public avec les lieux de consommation. Cette combinatoire de circulations et de stationnements montre bien comment la vie sociale inorganisée de la rue,...s'organise sans heurt.

Malgré l'activité de l'espace central de la fontaine, celui-ci reste un espace ouvert. On voit régulièrement des touristes le traverser pour se faire prendre en photo, pour admirer de près le monument, ou tout simplement pour traverser la place. Le balayage des agents de nettoyage pour enlever les débris importants qui jonchent le bassin entraîne une coopération élémentaire des "assis" qui lèvent les jambes, enlèvent leurs sacs. Certains se lèvent, d'autres en profitent pour changer de sens.

La nuit, la place se vide. Quelques observations menées en passant aux alentours de 23h. indiquent de petits groupes épars de trois à quatre personnes. Le flux principal se limite à la rue St Denis.

Un lieu de la culture urbaine.

Comparées aux activités du jardin on peut faire plusieurs remarques. Les groupes présents sur la place sont dans l'ensemble beaucoup plus importants que dans le jardin. S'asseoir sur la place Joachim du Bellay implique que l'on devra accepter des sollicitations (mendicité, pétitions, sondages, vente d'articles) qui n'existent pas dans le jardin. Les SDF ne sollicitent pas les promeneurs du jardin.

Les adolescents trouvent dans un environnement très urbain et commercial un espace où ils peuvent s'exprimer. De l'avis policier, les plaintes pour nuisances sonores qu'ils occasionneraient relèvent d'une minorité de riverains. Il y a vis-à-vis de ces jeux de rue une tolérance de fait du même ordre que celle qui concerne les jongleurs de la place Pierre Emmanuel et dans une moindre mesure des amateurs de hip-hop qui, place de la rotonde dans le Nouveau Forum, n'ont obtenu d'occuper l'espace qu'à partir de 22h., après avoir été tolérés un temps à partir de 19h.

Dans un contexte sécuritaire où un attroupement de jeunes devient vite suspect, les adolescents trouvent une place dans l'espace public. Ces présences n'excluent pourtant pas d'autres catégories. La présence régulière de touristes de tous âges, d'actifs de toutes conditions sociales travaillant dans le quartier témoigne du respect des codes implicites de la coprésence et d'une confrontation à une altérité productrice de civilité. Ainsi, l'utilisation du bassin de la fontaine comme piste de skateboard n'empêche pas les touristes de le traverser pour observer de près la fontaine et parfois se faire photographier au pied de

celle-ci. Ce partage de l'espace et ce respect mutuel organisent la coprésence selon un jeu d'interactions diffuses, essentiellement visuelles, qui marquent un contrôle réciproque de la situation. Ces **appropriations ouvertes** des lieux de foule et de flux montrent ainsi une confiance et un respect réciproques. Elles dénotent d'autre part une aisance citadine, une familiarité avec une culture de la rue parfois perçue de façon réductrice à un envahissement par les riverains. Les commerçants ont à ce sujet une attitude ambiguë: sollicitant les flux favorables au commerce, ils rejettent les inconvénients qui vont avec.

Trois registres d'usages

Les usages du jardin considérés en référence au système de mobilité des individus et à leurs ancrages spatiaux (résident, résident temporaire, non-résident) montrent comment s'articulent des temps sociaux synchronisés et des temps sociaux désynchronisés, des temps individualisés et des temps collectifs. Ensemble ils contribuent à définir l'identité du jardin qui n'est ni la "chose" des riverains, ni celle des flux du quartier, ni une invasion par des résidents temporaires qui se comporteraient comme s'ils n'avaient de compte à rendre à personne. La place qu'occupe le jardin dans la diversité des systèmes de mobilité révèle des plages temporelles au sein desquelles le local et le global s'entremêlent.

Les investissements différentiels du jardin dépassent le clivage résidents/non-résidents. Les résidents qui englobent les riverains et les sans-domicile ont une fréquentation quotidienne, comme les résidents temporaires que sont les salariés travaillant dans le quartier et les dealers, mais aussi une partie des boulistes dans des proportions qui resteraient à vérifier. Si l'on peut penser qu'ils sont majoritairement des habitants des quartiers avoisinants, on trouve parmi eux des personnes qui viennent de la périphérie. Les "amateurs" rassemblent des résidents de l'ensemble parisien et de sa périphérie et s'écartent des occasionnels, de passage dans le quartier.

Entre fréquentations quotidiennes, sélectives ou régulières et circonstanciées, on a trois gradations des modalités d'investissement du jardin qui croisées avec les mobilités scandent ainsi les usages du jardin selon trois registres. Le premier définit le jardin comme **un territoire du quotidien**, lieu d'échanges et de rencontres. Il concerne les quatre groupes fidélisés sur le jardin. Pour les dealers, la notion d'échange s'étend au trafic du cannabis. Les sans-abri en font un lieu de vie et un refuge.

Le second définit le jardin comme **un lieu de pause**, de respiration, inséré dans la poursuite des activités en cours ou entre deux activités. Il rassemble aussi bien les

occasionnels que les résidents temporaires et les riverains, par exemple ceux qui trois fois par jour promènent leur chien. De même, ceux qui s'écartant des flux entourant ou traversant le jardin pour téléphoner, lire le journal ou simplement s'asseoir appartiennent au même registre d'usage du jardin. Routinier ou ponctuel, cet usage est un intermède qu'illustre bien la visite rapide des chalands du samedi ou des touristes. Il a néanmoins son importance dans l'animation du jardin.

Le troisième registre identifie le jardin comme **un lieu de rupture** avec le quotidien. Qu'il corresponde à des temps sociaux collectifs, par exemple celui du week-end, ou plus individualisés, cet usage combine le souci d'une hygiène de vie qui peut prendre la forme d'un ressourcement voire d'un recueillement pour mieux affronter les contraintes quotidiennes, avec des préoccupations largement analysées dans la littérature consacrée aux jardins: "changer d'air" pour échapper au cadre urbain, familial ou local, voire au square dans lequel on ne retrouve que des têtes connues. Espace public dont les relations sont régies par l'anonymat, le jardin permet d'échapper aux contentions sociales. Personne n'a à justifier sa présence pour peu qu'il se conforme à la normativité locale du lieu. La présence visible de ceux qui, solitaires, se sont "absentés", ou l'intimité rendue publique d'un couple ou d'une famille décrivent des scènes familiales du jardin public. A l'inverse du square *qui "ne nous arrache pas à nous-mêmes"*³⁰, le jardin encourage cette échappée.

Ces trois registres d'usages confèrent au jardin sa dynamique et son identité, en relation avec le tissu urbain dans lequel il s'inscrit et les réseaux de transport qui structurent la fréquentation du quartier. L'agencement des temps sociaux qui se succèdent ou se croisent, les proximités citadines qu'il génère permettent à chacun de se sentir chez soi dans le jardin, qu'il soit riverain ou non, habitué du quartier ou de passage. Le maintien de l'équilibre entre ces trois registres est la condition du maintien du jardin dans la sphère du domaine public, à l'opposé d'un espace collectif avec ses catégories de l'appropriation, de l'identité et de la sécurité.

2 - Les enjeux du jardin: espace public ou espace collectif

L'analyse des représentations permet de mettre en regard les discours et les pratiques, leur décalage éventuel. Elle permet d'apprécier le degré d'implication dans les tensions du jardin comme territoire du quotidien. Une première ligne de clivage dans les

³⁰ - P. Sansot, *Jardins publics*, Paris: Payot, 1993, p.94.

représentations passe par la distinction entre résidents et non-résidents. Ceci ne signifie pas que tous les résidents ont des représentations homogènes. Au contraire, certains réfutent clairement l'idée selon laquelle le jardin serait un coupe-gorge³¹ et le discours sécuritaire d'une minorité. Ils insistent sur le fait que, avec l'importance des flux générés par la gare et le forum, les choses se passent bien dans l'ensemble. A l'échelon local, le débat public s'articule ainsi selon deux sphères de représentations dont l'une rejette le catastrophisme, et l'autre subit l'influence des plus véhéments évoquant "*le jardin et le quartier livrés à la faune*".

Les non-résidents

Les représentations des non-résidents sont en accord avec leurs usages du jardin. Même lorsqu'ils le fréquentent régulièrement, ils prennent acte du fait que le milieu urbain attire toutes sortes de gens. Vivant le jardin comme un lieu de pause ou de rupture, ils recherchent des **ambiances** plutôt que des "coins" qu'ils s'approprieraient par la répétition. L'eau, les arbres, la tranquillité, le spectacle de la paix sociale qui dans certains dessins³² se manifeste par des représentations d'une mère tenant un enfant par la main, le spectacle des passants constituent autant de référents descriptifs qui expriment les qualités du jardin. D'une manière générale, ils apprécient la diversité de son aménagement, le considèrent comme très bien entretenu. Certains le trouvent très beau.

Les désagréments qu'ils peuvent percevoir font moins l'objet d'un jugement définitif sur des catégories de populations qu'ils évitent de stigmatiser, que d'un "faire avec" qu'un "amateur" évoque en ces termes: "*chacun son monde, ça dérange pas*". Ces constats objectifs ne remettent pas en cause leur fréquentation régulière ou occasionnelle, ni le jugement positif qu'ils ont du jardin. Ainsi, l'image du jardin n'est pas réduite à des pratiques marginales qu'ils ne nient pas mais dont ils ont bien conscience qu'on les retrouve partout dans l'espace urbain.

Questionnés sur les endroits du jardin qu'ils évitent, ils ne mentionnent pas expressément la présence de dealers ou de marginaux. Les jugements restent nuancés. Les plus indifférents constatent qu'il n'y a pas vraiment d'endroit qu'ils évitent, ou "*pas spécialement*". D'autres, plus observateurs, évoquent plutôt des populations qu'ils jugent importunes par leur comportement bruyant: les fêtards, ceux qui boivent, les chiens aussi

³¹ - Cette imagerie du quartier est régulièrement relayée par la presse. Ainsi, "Le Parisien" du 30/08/02 titrait dans ses colonnes: "Les Halles un véritable coupe-gorge".

³² - Cf en annexe quelques représentations graphiques du jardin.

sont évoqués. Certains mentionnent de manière plus allusive "*l'intérieur du jardin à cause de la population*" ou encore "*certaines allées à cause de la fréquentation*". Enfin, les inconditionnels du jardin prennent soin de dissocier l'aménagement du jardin qu'ils apprécient dans son ensemble, de ses formes d'occupation: "*j'aime tout le jardin. Il n'y a pas d'endroit détestable, c'est la fréquentation qui décide*".

Ces appréciations raisonnées indiquent que dans l'ensemble, les gênes dont ils peuvent faire l'expérience ne sont pas spécifiques au jardin mais relèvent des caractéristiques du quartier et des populations hétérogènes qu'il draine. Plus largement c'est ce à quoi s'expose tout citoyen dans un espace public. Un des attraits du jardin est d'ailleurs compris en rapport avec la facilité d'accès que permet la gare souterraine et la proximité du forum qui constitue une solution de repli par mauvais temps, mais aussi une occasion de combiner différentes activités de loisirs (les magasins et le jardin, le jardin et le cinéma, etc.). Le sentiment d'un "occasionnel" qui fréquente d'autres espaces verts (Bercy, Montsouris) dans lesquels il trouve une plus grande intimité avec la nature traduit bien l'appréciation générale: "*ici c'est un jardin à tout le monde*".

Cherchant à profiter pleinement de moments de détente, le plus souvent solitaires ou en groupe restreint, ils mettent en place des pratiques adaptatives qui peuvent varier d'une visite à l'autre. Ils circulent dans le jardin avant de s'installer, changent de place pour éviter les gênes évoquées, cherchent à apprécier la diversité du jardin et de ses ressources (soleil, ombre, paysage) en fonction de leurs envies (lire, dormir, marcher, regarder, bronzer, etc.). Enfin il faut noter le succès de la place René Cassin parmi les endroits préférés spontanément cités. Appréciée simultanément pour sa tranquillité, le spectacle qu'elle offre et l'originalité de son site face à l'église, cette préférence s'exprime dans le discours par la qualification de l'ambiance, "*plus gaie*" que d'autres espaces du jardin. Alors que ceux-ci sont parfois évités parce que trop fréquentés, la place permet d'être seul ou de rester entre soi au milieu de tous les autres, cette proximité étant perçue comme une présence dans la distance, caractéristique de l'attitude citadine.

La pratique du jardin comme lieu de pause ou de rupture inscrit dans les mobilités permet aux non-résidents de se tenir doublement à distance des représentations stigmatisantes du jardin: celles des effets de rumeurs tant médiatiques qu'inscrites dans le débat local. Cette confiance de principe accordée à la pratique des espaces urbains et à la diversité qu'offre la ville est révélatrice d'une "urbaphilie" de la part d'individus décommunautarisés et porteurs d'attentes positives à l'égard de l'espace public, qu'il

s'agisse du réseau de transport, de l'espace commercial ou du jardin. Le sentiment d'insécurité semble absent chez eux.

En résumé, les catégories évoquées pour décrire le jardin révèlent une appréhension sensible du jardin, au détriment d'une critique sociale radicale sur les usages et la fréquentation.

Les résidents

Sans surprise, les riverains désignent clairement les dealers et l'allée Saint John Perse quand on leur demande de s'exprimer sur les endroits qu'ils évitent ou n'aiment pas. L'amélioration de la vie du quartier est un sujet de débat récurrent que traduit bien l'importance du tissu associatif. Cette préoccupation légitime pour le local n'exclut pas une prise de distance comparable à celle des non-résidents.

"La fréquentation du jardin. Bon, vous savez, faut pas oublier ici que c'est dans le centre de la capitale, et que vous avez une gare, Châtelet-les-Halles qui est quand-même la plus grande gare européenne, il y a à peu près un million de personnes qui passent par jour. C'est quand même pas la station pyramide. Donc il faut comparer des choses comparables. Bien sûr qu'il y a des problèmes aux Halles, bien sûr qu'il y a eu des problèmes, bien sûr qu'il y a des problèmes dans le 20^{ème}, bien sûr qu'il y a des problèmes dans le 19^{ème}, bien sûr qu'il y a des problèmes dans le 16^{ème}. Bon, on fait face, mais c'est un beau petit jardin, on met des lumières plus fortes, petit à petit on anime, on occupe le terrain, on a des joueurs de pétanque, on a nos fêtes à nous. Bon alors, parlons de sujet qui fâche, c'est pas dans les Halles, c'est le problème de la drogue. Et le problème des gens qui sont là, qui vendent leur ..., vous savez, on fait face. Faut pas non plus dire que les Halles c'est un... C'est pas un coupe-gorge, c'est fini ça. On a des problèmes comme partout, et ces problèmes que nous avons en ce moment sont nettement moindre qu'ils n'étaient à une époque, il y a peut être dix ans ou douze ans." (adhérent association "Le Carré des Halles")

A l'opposé de ce regard tempéré, on trouve des jugements définitifs exprimés par plaintes écrites. Bien que ce type de plaintes soit peu nombreux et concerne souvent les mêmes personnes, elles évoquent indistinctement un "état lamentable" du jardin, "les détritus qui envahissent les lieux", "la crasse du jardin des Halles", et bien sûr "la faune qui s'abat sur le quartier", souvent décrite comme violente, sous l'emprise de l'alcool ou de la drogue. Ces descriptions renvoient à une situation qui a pu être plus prégnante dans un passé récent. Leur côté outrancier tranche avec le ton d'autres plaintes qui signalent sur les

mêmes thèmes (malpropreté, WC clandestins, marginaux) les situations dont ils subissent les effets de façon récurrente. C'est le cas notamment autour du passage Mondétour et sur la terrasse Lautréamont.

L'enquête ethnologique montre que malgré les efforts accomplis depuis quelques années, ces représentations radicales restent prégnantes pour ceux qui font du jardin un territoire du quotidien. En abordant les promeneurs du jardin, certains ont refusé catégoriquement tout entretien en se justifiant par des commentaires:

"Il faut fermer le jardin, on sera tranquille. Il est tout juste bon pour mon chien". (femme, 45-50 ans, habitante du 1^{er} arrondissement, promenait son chien).

"Une étude pour la mairie de Paris? Ça sert à rien. Je leur ai déjà dit, ils ne font rien. [...]. C'est dangereux, la nuit aussi. Il y a des pickpockets, des dealers, des voleurs. Moi j'ai pas peur, je viens tous les jours, j'aime le soleil". (homme, retraité, habitant du 1^{er} arrondissement, se dit raciste).

La pratique et le discours sont ici en contradiction. Le reproche de dangerosité n'empêche pas une fréquentation quotidienne. De même, les pickpockets fréquentent de préférence les lieux de foule. Enfin, si la présence quotidienne des dealers importune, les sollicitations qu'ils exercent en direction de leurs clients potentiels ne s'adressent pas aux personnes âgées ou d'un niveau social apparent élevé. Les participants associatifs aux instances de démocratie locale s'accordent à dire qu'aucun d'entre eux n'a jamais été agressé dans le jardin. De plus, de source policière, les chiffres montrent que l'allée Saint John Perse est la plus sûre du quartier.³³

Injectée dans le débat local, cette tendance à la radicalisation du discours chez une partie des riverains alimente un sentiment d'insécurité à travers toute une série de mécanismes sociaux qu'on peut identifier.

Du clochard au SDF.

Familiarisés quoi qu'ils en disent à la présence des dealers, à leur présence quotidienne, les riverains doivent faire face depuis quelques années à de nouvelles formes d'errance. Habités à "leurs" clochards avec qui ils entretenaient des relations, ils constatent l'arrivée d'une population en provenance de l'Europe de l'est, plus jeune. Émergente depuis quelques années, cette errance ne semble pas prête de se tarir. Le

³³ - Mairie de Paris, *Commission de réflexion pour la fermeture nocturne du jardin*, 2000, p.6 et 13.

sentiment d'insécurité pourrait bien découler de cette confrontation à une altérité de passage dont ils ne savent quoi penser. L'incertitude conduit à l'impossibilité de prévoir quoi attendre de qui et en quelles circonstances. Aux figures malgré tout connues succèdent des "étrangers" dont ils ne connaissent rien. Le repli sur soi entretenu par la peur débouche sur des amalgames sources de xénophobie. Le télescopage entre le global et le local s'alourdit d'une dimension transnationale de la disqualification sociale. Refuge des déclassés comme la gare, le jardin reste malgré tout exempt des différentes formes de mendicité pratiquées dans les rues piétonnes.

Une représentation du jardin comme espace collectif.

Le sentiment d'insécurité est un discours d'accusation qui exprime des situations vécues. Ceux qui le tiennent mettent en cause des comportements d'appropriation dont ils ressentent effectivement les effets. Pourtant, il renvoie à un autre niveau de réalité sociale que celui de l'insécurité réelle. L'absence d'espaces intermédiaires entre le privé et le public, l'excentration des lieux de vie locale, le constat que les riverains ne sont pas les acteurs de l'espace conduisent à un transfert du rapport affectif au quartier vers le jardin. Pour une partie des résidents, le motif de la fréquentation du jardin est la recherche d'un **entre soi**, d'une **sociabilité**. Ces échanges alimentent une rumination des désagréments du jardin. Ils sont aussi l'expression d'un manque. C'est une demande de reconnaissance des résidents comme acteurs du quartier qui est en jeu.

La porosité entre échelles locales et globales fait à la fois la richesse et la vulnérabilité du jardin. Commun et accessible à tous, il n'échappe pas aux tentatives de se l'accaparer dans les faits ou à travers le discours: les plus démunis vivent le jardin comme leur espace privé, les dealers se sont appropriés les lieux les plus passants. En réaction une partie des riverains se sent dépossédée d'un territoire qu'elle voudrait considérer comme le lieu de l'élargissement de son espace privé, une extension domestique qu'il s'agirait de reconquérir. Leurs récriminations expriment alors le rêve impossible de localiser le jardin, de le "squariser" pour en faire la dépendance d'une communauté de résidence. Travaillé par ces tensions, l'enjeu du jardin se joue ainsi dans sa définition comme territoire inappropriable du quotidien. La tentation de la territorialité domestique est une tentative de prise de contrôle dommageable pour la culture des lieux publics.

L'animation du jardin: une reconquête symbolique

La vitalité du tissu associatif, très impliqué dans les instances de démocratie locale permet de réguler les tentations au repli sur soi et à la fermeture. Dans sa majorité, il

considère que la notion de quartier ouvert est essentielle. Une adhérente résume bien cette approche en disant "*qu'un quartier fermé n'est pas un quartier heureux*"³⁴.

Les manifestations associatives ont essentiellement pour but de maintenir le lien social au sein du quartier, entre habitants et parfois avec la participation des acteurs et institutions en place localement. En ce sens elles constituent un élargissement de la vie privée de chacun³⁵, un espace social intermédiaire qui dans sa projection spatiale a aujourd'hui du mal à émerger d'une centralité globale dont les non-résidents sont les acteurs. De ce point de vue elles ont une double efficacité, sociale et symbolique pour combattre le sentiment de dépossession (dont le sentiment d'insécurité est une expression) du quartier, voire d'envahissement éprouvé par les riverains. La présence collective dans des espaces habituellement délaissés, occupés par d'autres, ou au statut incertain, est vécue comme une reconquête symbolique, un "marquage" spatial. Pour exemple, sur un registre festif, la "Fête de la Musique" 2002 a été l'occasion de réinvestir le pavillon du mail, dont le bas des marches sert habituellement de WC clandestins³⁶.

Pour autant, la vie sociale organisée ne doit pas se substituer au maintien d'une vie sociale inorganisée qui fait la culture des lieux publics, son urbanité. Un équilibre reste à trouver entre l'organisé et l'inorganisé, permettant des "frottements" producteurs de civilité entre les deux. Donner une fonction trop précise au jardin, c'est courir le risque de transformer ses amateurs au sens large en usagers, ou en riverains exclusifs. L'activité des boulistes offre l'exemple d'un mode de résolution de ces tensions. Elle montre qu'une voie autre que défensive est possible, sans aménagement particulier. Elle passe par des formes de présences et d'exposition qui échappent à la communautarisation. Cette présence ne diffère guère de celle des skaters autour de la fontaine des Innocents ou des jongleurs sur la place Pierre Emmanuel. Ces animations douces assurent à la fois un spectacle dont chacun peut profiter et favorisent une forme de contrôle social informel des lieux.

Dans ce prolongement, la possibilité d'instituer quelques "rendez-vous" réguliers dans le jardin ou sur son "entour" reste à étudier dans leurs fréquences (quotidienne, hebdomadaire, etc), comme dans leurs formes (festive, ludique, culturelle, commerciale). Dans un contexte où les relations sociales sont moins synchronisées par des dispositifs collectifs, la nécessité de restaurer de la proximité ne passe pas nécessairement par de

³⁴ - Ibid., p.8.

³⁵ - J. Jacobs, *Déclin et survie des grandes villes américaines*, Liège: Mardaga, 1991.

³⁶ - Association Accomplir: <http://www.accomplir.fr.st>

grands événements fusionnels ni par le recours à la mythologie du quartier. Une telle orientation doit veiller à respecter la tranquillité recherchée dans le jardin en évitant de le transformer en parc d'attractions ou d'animations. Ces régularités permettrait de stabiliser l'identité du jardin tout en échappant au clivage résident /non-résidents. L'idée d'implanter un kiosque entre dans une telle perspective. Elle est pourtant prématurée en l'état actuel de l'aménagement du jardin. Un tel équipement ne peut trouver sa place éventuelle que dans le cadre d'une restructuration du jardin. Encore faudrait-il que son usage fasse l'objet d'une programmation permettant son occupation régulière.

Conclusion

Situé au cœur d'un immense espace d'échanges, souterrains et de surface, traversé et entouré de flux piétonniers, le Jardin des Halles est pour les résidents comme pour les non-résidents un espace essentiel dans l'agencement de leurs mobilités. Les usages et fréquentations du jardin, appréhendés dans la multiplicité de leurs échelles spatio-temporelles ont permis d'appréhender les qualités spatiales du jardin, tant dans les relations internes de ses espaces que dans les liaisons avec le tissu urbain environnant.

Les espaces internes du jardin: un canif suisse!

La segmentation de l'espace induit une séparation des usages qui n'aide pas à penser des formes de coexistence et de socialisation entre des catégories de populations différentes. Cette conception de l'espace qui met à distance les individus pour résoudre des conflits d'usage aboutit à une construction sociale de la méfiance, et surtout mise de façon illusoire sur les vertus de la barrière en oubliant que ce sont les usages qui "finissent" l'espace, que ce soit pour le délaisser, l'occuper normalement ou pour en transgresser les normes.

Très compartimenté, le jardin est comparable à un "canif suisse"³⁷ dont les fonctions sont indépendantes les unes des autres et ne s'enrichissent pas mutuellement. Au contraire, chaque type d'espace est limité par la place qu'il doit faire aux autres, quand certains espaces et aménagements n'appauvrissent pas les autres par leur emprise. Cet appauvrissement est manifeste pour le mail planté d'arbres et sa bordure d'architecture végétale le long de la rue Berger: la promenade est barrée d'obstacles qui détournent l'envie d'y cheminer. La largeur de l'allée St John Perse lui donne une monumentalité disproportionnée par rapport aux autres éléments du jardin. La serre tropicale est peu mise en valeur et semble n'exister que pour elle-même. Émergent dans le jardin, encastrée entre une piscine et une galerie piétonne souterraines sa fonction d'agrément est limitée. La rue Baltard, coincée entre les espaces pour enfants et le forum, isolée du reste du jardin, paraît la plus déshéritée dans cette logique de multifonctionnalité qui l'emporte sur la forme. En filant la métaphore du canif suisse jusqu'au bout, on peut même dire que le jardin est un canif suisse mal conçu, le mode compact cherchant à laisser une place équitable aux autres accessoires n'étant ici pas respecté.

³⁷ - Utilisée par l'anthropologue Leroi-Gourhan dans ses analyses historiques sur l'outillage humain, la comparaison est reprise par J.L. Gourdon pour analyser la rue comme forme urbaine. Op. cit., pp.44-46.

Espaces pour enfants, pelouse familiale, fonction traversante, accès au souterrain n'obéissent qu'à des logiques d'aménagement monofonctionnelles et accentuent les cloisonnements internes. Cette superposition de fonctions s'est accentuée au fil des ans par une politique défensive et la mise en place d'un mobilier d'empêchement. Ainsi, certains espaces se tournent le dos où s'ignorent. Chaque espace ou aménagement fonctionne comme un monde séparé des autres. L'absence de réflexion sur la combinatoire des usages articulant des formes de circulations et de stationnements conduit à une vision figée du jardin. Les cheminements piétons et ce qu'ils donnent à voir de ces "mondes", sont négligés.

Le non usage de certains espaces et équipements, les différentes formes de territorialisation ou les détournements d'usages révèlent une absence d'articulation entre les différents espaces. Cloisonnements et coupures, en séparant les fonctions de passage et de séjour favorisent l'émergence de telles situations. Ainsi, les détournements d'usage et les conflits qui en résultent se concentrent sur les espaces les plus passants ou délaissés par les promeneurs. La mise en place d'un mobilier de défense conduit à spécialiser un peu plus ces espaces: les espaces de flux deviennent de plus en plus passants, ce qui n'incite pas le promeneur à s'y arrêter; les espaces délaissés le sont encore un peu plus. Dans les deux cas, un comportement mimétique entretient de telles situations.

Le décroisonnement du jardin permettrait d'articuler les coprésences dans le jardin selon les catégories de la circulation et du stationnement. Avant même d'évoquer une politique d'occupation du jardin par des activités, son animation se joue dans cette articulation du fixe et du mobile, dans une combinatoire du passage et du séjour instaurant des formes de contrôle social informel qui passent par des formes d'exposition mutuelle. Le corps mobile du promeneur doit pouvoir être confronté à des perspectives paysagères, mais aussi être stimulé par les activités des occupants du jardin, et réciproquement. Les interactions diffuses qui en résultent sont productrices de civilité et d'urbanité.

Les relations externes: de la ville au jardin ou la ville dans le jardin?

Cette disjonction entre séjour et passage se retrouve dans les relations du jardin à son environnement urbain. Entouré de portes d'accès au souterrain, le jardin n'en dispose pas pour lui-même.

A l'est et à l'ouest, le jardin semble pour des raisons différentes déconnecté de son environnement. A l'animation urbaine succède un vide avant l'accès au jardin.

Porte Lescot



Côté ville



Côté jardin

La rue de Viarmes se caractérise par son absence de vie. Sans urbanité, elle n'appartient ni au jardin, ni à la ville. Elle est aujourd'hui un lieu de stationnement réservé, ce qui est surprenant alors que des parkings souterrains existent, et une dépendance de la fourrière des deux roues. La coupure entre l'est et l'ouest de l'arrondissement, déjà sociologiquement distincts, s'en trouve renforcée.

A l'est, le passage Mondétour est coïncé entre les verrières du forum et les pavillons Willerval. Peu fréquenté, il accumule des détournements d'usages: manquements au règlement sanitaire de la part d'un restaurant riverain, utilisation des galeries techniques entourant les verrières comme wc sauvages par les sans domicile. Le passage fonctionne comme une arrière cour. Ni allée commerciale, ni allée jardinière, il ne parvient pas à trouver une animation qui lui soit propre, malgré la présence d'un manège et de jongleurs de rue. Espace minéral, le dallage évoque celui de la porte Lescot.

Le même constat vaut pour la terrasse Lautréamont, en surplomb du passage. Le plus souvent vide, elle est totalement inexploitée, déconnectée de la ville et du jardin. L'accès par l'escalier de la porte Rambuteau n'engage pas à la visite.

Au niveau de la porte Lescot, le contraste est frappant entre le flux continu, côté ville, et la faible utilisation des portes vitrées permettant de passer dans le jardin. Cette façade vitrée offre par ailleurs une très jolie perspective sur Saint Eustache, le plus souvent masquée par le flux continu entre surface et souterrain. Plus exactement, cette perspective est inaperçue du piéton "enfermé" dans un flux qui le dispense de regard.

Toute la façade est du jardin s'apparente ainsi beaucoup plus aux coulisses des activités donnant sur les rues piétonnières qu'à une entrée de jardin.

La façade sud, particulièrement entre la porte du Pont Neuf et la rue de Viarmes constitue une barrière qui n'incite pas à profiter du jardin. En limitant les accès latéraux, elle renforce les effets de coupure à l'intérieur du jardin.

A l'inverse, sur l'axe nord-sud, les allées Saint John Perse et André Breton fonctionnent comme des rues passantes dont les flux rappellent ceux du quartier environnant. De plain-pied avec les rues piétonnes, le dallage du sol est identique à celles-ci. Ces deux allées n'offrent qu'une injonction de l'espace qui dit: "circulez". On s'engouffre dans le jardin comme dans une bouche de métro. Cette situation est particulièrement marquée au nord. Les accès constituent des **corridors** isolés des autres éléments du jardin.

Plus nuancés au sud, les accès restent pourtant dominés par les flux. La verrière de la porte du Pont Neuf fonctionne comme un simple échangeurs pour piétons. Par sa largeur, l'allée St John Perse apparaît comme une tranchée, un réceptacle de flux marqué par la similitude du comportement des passants: le passage hâtif qui dispense d'arrêt et même de regard. Les perspectives sans nuances qu'elle offre aux passants contribuent à sa "boulevardisation". Ces caractéristiques spatiales et d'usages de l'allée Saint John Perse facilitent le travail de "racolage" des dealers tout le long de l'allée. Dans les deux sens du terme l'allée Saint John Perse est ainsi un espace de trafics: des flux et des activités illicites. **Le jardin semble être sur cet axe un simple prolongement de la ville.**

Sur cet axe nord-sud, le passage de la ville au jardin ne se fait véritablement qu'en son milieu. D'une certaine façon, c'est la ville qui rentre dans le jardin, avant qu'on accède au "triangle" pour découvrir une invitation à profiter du jardin. L'entrée symbolique du jardin, celle où les usages, résultat d'une confrontation aux dimensions des espaces, offrent une diversité, se situe à l'intersection des allées St John Perse et André Breton.

Trop connecté à la ville dans un sens, pas assez dans l'autre, les accès au jardin ne proposent que des passages furtifs ou des flux laminaires. L'animation du jardin par sa fréquentation passe par un équilibre à trouver entre passage et séjour. Dans l'esprit, il s'agirait de penser les entrées du jardin comme un marquage symbolique, message silencieux inscrit dans les équipements et marquant un **seuil**, instituant une sorte de rituel de passage. Le seuil est à la fois une transition et un lien entre deux espaces, il est simultanément une séparation est un partage et possède donc des qualités d'ouverture et de fermeture. La mise en place de ces seuils combinée à un décroisement du jardin permettrait de réguler les flux et d'animer les espaces délaissés.

Si le jardin semble avoir vieilli, c'est en partie parce que la sensibilisation au cadre de vie est aujourd'hui beaucoup plus sophistiquée qu'il y a trente ans où l'évocation d'un espace vert semblait suffisante pour rencontrer le consensus sans plus se poser de question sur les formes. Si les entrées de jardin n'ont pas été pensées, c'est en partie du fait des contraintes imposées par la dalle, les préoccupations portant plus sur les entrées du souterrain, les portes, le jardin n'étant qu'un avatar du trou des halles, non prévu au départ. L'aménagement du jardin se révèle être à bien des égards une "solution espace vert" servant de cache misère aux multiples éléments et contraintes techniques de l'urbanisme sur dalle, une fois prise la décision d'en faire un jardin. Enfin il faut signaler que pour

aménager le jardin, on a beaucoup réfléchi sur des plans et des perspectives, et fort peu sur des usages, des circulations.

A l'échelle de la ville, le Jardin des Halles se situe entre le quartier du Marais et la place des Vosges à l'est, et le Palais Royal et Le Louvre à l'ouest. Comparés à ces deux sites historiques, sur un axe très fréquenté par les touristes, le vieillissement du Jardin et de ses abords s'en trouve accentué.

Quelques pistes de réflexion pour une restructuration du jardin.

1- Malgré sa légitimation par les tracés médiévaux, l'allée St John Perse a essentiellement un rôle de lien fonctionnel. De plus, les anciens plans de Paris, avant les percées haussmanniennes, montrent que les anciennes circulations obliques se situent plus à l'est et correspondent, en sous-sol, au positionnement des quais du RER. Dans le prolongement de la rue Montmartre, la prise en compte de ce tracé débouchant sur la place Joachim du Bellay permettrait d'intégrer à la réflexion une restructuration du passage Mondétour et de l'entrée de la rue Baltard, et en amont, les escaliers d'accès à l'immeuble Rambuteau. Par la même occasion, le devenir d'une partie des pavillons Willerval, notamment le long de la rue Rambuteau, se trouverait posé.

Un tel scénario reste pourtant soumis aux projets de réaménagement du sous-sol réfléchissant notamment aux possibilités de réorganiser les circulations souterrain/surface. En intégrant ces projets, la trame biaise du RER pourrait servir de support pour repenser l'articulation des rives du jardin avec la ville, mais aussi une redistribution des circulations dans le jardin: les dysfonctionnements au sein du jardin se situent sur les allées les plus passantes et celles qui sont délaissées, c'est-à-dire de chaque côté de cette diagonale souterraine.

Dans cette perspective, la pointe St Eustache pourrait alors tenir un rôle prépondérant en devenant un seuil marquant le passage de la ville au jardin, une véritable porte d'accès au jardin.

2- Au sud, la liaison entre le tissu urbain et le jardin passe simultanément par une restauration des circulations est-ouest en bordure du jardin, et la suppression des barrières qui isolent visuellement et physiquement le jardin et la rue. La promenade, en devenant lieu de passages instituerait du même coup un seuil ritualisé par les usages. Sur cette

façade sud, la place Maurice Quentin pourrait alors avoir un rôle équivalent à celui de la pointe St Eustache.

3- Dans le désenclavement entre l'est et l'ouest de l'arrondissement, la Bourse du Commerce, occupée essentiellement par des bureaux, devrait jouer un rôle prépondérant. La possibilité de transférer les bureaux et le type d'animation qu'elle pourrait accueillir restent à étudier.

4- Le réaménagement des espaces internes du jardin est lié aux choix d'articulation avec le tissu urbain qui seront fait. On se contentera ici d'évoquer deux points qui pourraient servir d'éléments de réflexion.

- La serre tropicale est une attraction majeure par son caractère spectaculaire et exotique. Elle devrait faire l'objet d'une étude ayant pour objet de la rendre plus accessible, au moins visuellement. Elle pourrait ainsi jouer un rôle d'animation du jardin, non par l'apport de nouvelles activités, mais par la mise en valeur de l'existant.

- Enfin on peut s'interroger sur un redéploiement des guérites de surveillance. Leur visibilité et leur positionnement aux entrées du jardin devraient être un message fort marquant le rituel de passage d'un univers urbain à un espace marquant un autre équilibre des contraintes et des libertés. On peut se demander notamment si la présence d'une guérite à proximité de l'aire de jeu des boulistes à une quelconque utilité, la présence quotidienne de ces derniers suffisant amplement à assurer l'animation paisible de cette partie du jardin.

Etudes complémentaires à réaliser.

Dans l'optique d'une restructuration lourde du Jardin des Halles, les représentants associatifs devront être consultés. En préalable, il serait avantageux de mener une recherche plus précise sur les enjeux du débat local. Ce débat s'inscrit dans une articulation entre un espace politique porté par les associations, l'espace public et ses modes d'appropriation, et un espace symbolique qui est celui de la mémoire collective et de l'imaginaire du quartier.

La place des jeunes et notamment des adolescents n'a été ici qu'effleurée. Leur absence du jardin est manifeste, mais il n'est pas certain qu'ils soient eux-mêmes demandeurs d'aménagements spécifiques, ni même d'un encadrement de leurs activités dans une structure. Une enquête approfondie en direction de ces populations permettraient de mieux connaître les sites qu'ils fréquentent pour pratiquer des activités sportives ou culturelles spontanées. Le "Centre d'animations les Halles-le Marais" implanté sous le

jardin fait le constat d'un manque d'activités orientées vers les adolescents. Une réflexion menée en collaboration avec le centre permettrait de répondre en partie à de telles questions.

Les politiques menées par les acteurs institutionnels, économiques, associatifs, en direction des "indésirables" mériteraient une investigation spécifique.

Enfin, en support à des choix de programmes de restructuration, des études complémentaires sur les flux piétonniers devraient être réalisées. Au delà d'un simple comptage, elles devraient chercher à comprendre les logiques de parcours des résidents et des non résidents.